

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 50

Artikel: Pour Noël
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192645>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Mon commandant, lui dit-il, je crois que nous sommes en Italie.

En effet, à quelques mètres seulement, il venait d'apercevoir des bersaglieri, qui, de leur côté, s'étaient arrêtés net, également.

On consulte les cartes et on constate qu'on n'a pas été trop loin encore, mais qu'il était juste temps de faire halte. Les Italiens se rendaient également compte, pendant ces quelques minutes, qu'ils étaient arrivés à l'extrême limite de leur territoire. Ils avaient à leur tête un capitaine qui s'était hâté de maintenir ses hommes.

On était si près les uns des autres (on n'était séparé que par un insignifiant ruisseau qui constituait la frontière), qu'il était malaisé de ne pas se saluer. Le capitaine italien et le commandant français s'avancèrent simultanément et se découvrirent. Ils échangèrent quelques paroles courtoises. C'étaient tous deux gens de très bonne compagnie, et cette courtoisie s'imprégna bientôt de quelque cordialité.

L'heure était venue où, des deux côtés, les soldats allaient prendre leur repas avec les vivres du sac. Les nôtres allumaient diligemment le feu, et déjà chauffaient les marmites de campagne.

— Voudriez-vous, messieurs, dit le commandant français aux officiers italiens, me faire l'honneur d'accepter de déjeuner en France ?

Les Italiens firent assaut de politesse et réclamèrent pour eux le plaisir de recevoir le commandant, mais celui-ci insista :

— Permettez, fit-il en souriant, avec une instance gracieuse, je suis le plus élevé en grade. Souffrez donc que je vous « commande » d'accepter mon invitation...

Le capitaine et les autres officiers italiens traversèrent donc le ruisseau, et le commandant, qui se trouvait avoir quelques provisions, improvisa tant bien que mal pour ses hôtes de hasard un menu qui, le grand air aidant, fut trouvé excellent.

La conversation devint bientôt très amicale, et, à défaut de champagne, ce fut avec du vin de l'ordinaire qu'on se porta des toasts mutuels. On déplora, sans se mêler de faire de la politique, les malentendus qui séparent les deux nations, mais surtout, comme on était seulement entre militaires et entre spécialistes des troupes de montagne, on se plut à de bienveillantes appréciations de la valeur respective des soldats que l'on commandait.

— Ma foi, messieurs, dit le commandant avec une extrême bonne grâce, tandis que j'ai la bonne fortune de vous avoir à ma table, les braves gens que nous avons sous nos ordres sont contraints, par la discipline, à se regarder de chaque côté du ruisseau sans se parler... Ne pensez-vous pas que nous pourrions leur permettre de se serrer la main ?

Le capitaine italien parut soudain un peu embarrassé. Il chercha à éluder l'offre, mais elle avait été faite d'une façon si cordiale, qu'il lui était impossible de ne pas dire pourquoi il était obligé de la décliner.

— Craindriez-vous d'être désapprouvé ? fit le commandant. En ce cas, malgré mes bonnes intentions, mettons que je n'ai rien dit...

— Ce n'est pas cela, répondit, en rougissant presque, le capitaine italien, mais mes

soldats verraient comment sont nourris les vôtres, s'ils se mêlaient à eux, et, dame ! leur saucisson aux pois, à l'allemande, risquerait de leur paraître sommaire, à côté de la viande, du vin et du café que consomment régulièrement vos troupiers... Excusez-moi donc ! Nous sommes bien obligés de leur faire croire que vos hommes n'ont pas une alimentation meilleure que les nôtres... Et voilà seulement, en toute franchise, pourquoi j'ai le regret de ne pouvoir, par prudence, accepter pour eux une invitation à laquelle je serais heureux de répondre...

On sono reinvoyi.

L'est on rudo affèrè, quand l'est qu'on a bin sono, dè ne pas poâi allâ drumi, et d'être d'obedzi dè dzourè quie sein pi poâi ronelliâ su 'na chaula. Et l'est onco bin dè pe pi, quand on a pu s'einfatâ dein lè linsus, qu'on coumeincè à cheintrè lo tsaud dèzo lo lèvet et qu'on est bin ào dâo su la tiutra, se cauqon vint tapâ à la porta po vo fèrè châtâ frou.

Quatro z'estaffiers, dâi vive-la-joie, qu'aviont golliaasi tot lo dzo, sè troviont dévai lo né à la pinta dâo « Pesson rodzo », iò restiront tant qu'après l'hâora dè la police. Ma fâi, à foce fifâ, sè troviont « digue-dedein », coumeint dit l'onellio Henri, et lo carbatier n'étaî pas dein lo cas dè lè fèrè einallâ. Pédziront tant, qu'à la fin lè quatro gaillâ ronelliâvont su la trabilia, et on eut bio lè sé-câorè po lè reveilli, éutilo ! Lo pourro carbatier, que n'avâi dza rein droumâi la né devant, thessâi dè sono, et coumeint ne gagnivè perein avoué leu, sè peinsâ : Ne lè pu portant pas gardâ tota la né ice ; mè tsapèrâi d'allâ queri onna voiture po lè reinmenâ, kâ ne sont pas fatus dè sè ramassâ solets ! L'ont bon moian et sont bons po pâi la calèche. L'est cein qu'fe. Quand lo cocher fut quie, l'eimpougnont lè quatro lulus lè z'ons après lè z'autro et lè partont dein la cariole ; et coumeint lo cocher ne lè cognessâ pas, lo carbatier lâi fâ : « Cé dè devant, à gautse, démâorè à tât l'endrâi ; vo n'âi qu'à lo dècheindrè devant la porta et teri la senaille, sè dzeins lo vindront queri. Cé dè drâte, qu'est à coté, restè on pou pe lèvé, ào mimerò dozè ; » et lo carbatier lâi esplikâ la mémo tsouza po lè dou dè derrâi.

— Bon ! se fe lo voiturier, que châtè su son banc, preind sè guidès, baillè 'na petita dzibliaie ào tsévau et tracé.

Lo carbatier, tot conteint d'être débarrassi, sè dépatssè d'allâ sè fourrà su la paillessè, kâ n'ein poivè mé ; mà ào momeint iò sè cheintâ tant bin dein son lhè et iò coumeincivè à soccliâ on pou pe épais, rraaaâ ! rraaaâ ! rraaaâ ! vouai quie qu'on rolhiè à la porta ein faseint on détertint dè la metsance. Lo carbatier, tot époâiri, châtè frou, àovrè la fenétra ein pantet et fâ : « Que y'a-te ? »

— Y'a, se lâi repond lo cocher, kâ

l'étaî revegnâi avoué la voiture, y'a que lè quatro gaillâ ont rebedoulâ lè z'ons su lè z'autro dein la calèche, et lâi sont tant einmèclliâ que ne su pas fotu dè savâi iò lè faut détserdzi ; vo faut veni mè montrâ onco on iadzo iò tsacon va.

Lo pourro carbatier, bon grâ, mau grâ, a du reinvoyi son sono et l'a éta d'obedzi dè sè raffubliâ sè z'haillons po rotornâ avau rebailli l'adresse à clliâo quatro tsancro dè soulons.

Deux quatrains. — Dans un de ses derniers voyages d'hiver au pays du soleil, Monselet, enthousiasmé, improvisait le quatrain suivant sur un album, dans une aristocratique et hospitalière villa de Cannes :

Écrit le trois janvier,
En mangeant une orange
À l'ombre d'un palmier...
Étrange ! Étrange ! Étrange !...

Deux jours après, la même villa recevait la visite d'un autre Parisien, homme d'esprit également.

— Mettez-vous quelque chose sur mon album, mon cher A... S... ? lui demanda la maîtresse de la maison.

— Volontiers, chère madame.

On lui présente l'album, ouvert à la page où Monselet, de sa mignonne écriture, avait tracé le quatrain plus haut cité. — Tiens ! tiens !... dit A... S... si je lui donnais une suite à ce quatrain ?

Et il griffonna ceci :

Écrit le cinq janvier,
À l'ombre d'une orange,
En mangeant un palmier !
... De plus en plus étrange !

Pour Noël.

Nous venons de parcourir rapidement un bien joli volume qui sort de presse : la deuxième édition des *Poésies et chansons d'enfants*, par Eug. Rambert, mises en musique par H. Plumhof, et illustrées par E. Vulliemin. Rien en ce genre de plus attrayant, de plus gracieux, soit comme poésie, soit comme musique.

En pourrait-il être autrement ? Eug. Rambert, H. Plumhof, E. Vulliemin !... Quand l'éditeur d'un ouvrage a de tels collaborateurs, les comptes-rendus et les réclames sont inutiles ; le succès est assuré d'avance.

Et quel plus charmant cadeau serait-il possible de faire pour le Noël des enfants ?... En ouvrant le volume, l'œil est enchanté : impression superbe ; en tête de chaque morceau, dessin d'un goût et d'une douceur de tons vraiment exquis. Le livre est divisé en quatre parties : *Les quatre saisons*. Ouvrez-le n'importe où, vous serez arrêté par des vers délicieux, d'une coquetterie de forme, d'une fraîcheur d'idées ravissantes.

Tenez, je tombe sur les chansons d'Hiver.

Autour de l'arbre aux mille flammes,
Chantons en chœur.

Le vrai Noël est dans les âmes ;
Gloire au Seigneur !

Ces fruits dorés, ces fleurs qui brillent,
Tous ces joujoux

Pendus aux branches qui scintillent,
Sont-ils à nous ?

Etc., etc.

Et ailleurs, dans les chansons de
l'Automne :

En bénissant chaque semence,
Chaque bourgeon, petit ou grand,
Le bon Dieu dit : « Pousse en silence ;
Sois pomme ou blé, citrouille ou gland. »

C'est trop joli pour ne pas aller jus-
qu'au bout, n'est-ce pas ?

Et voilà le bourgeon qui pousse,
S'enfle et travaille jour et nuit ;
Ici le chêne, ailleurs la mousse ;
D'abord la fleur, après le fruit.

Ainsi s'amassent les richesses
De l'automne, tiède saison,
Qui du printemps tient les promesses,
Donne un fruit pour chaque bourgeon.

Recueillons les pommes vermeilles,
Allons couper les grappes d'or,
Emplissons paniers et corbeilles ;
Tout est plein, il en reste encor.

Aux bontés de la Providence
Les cœurs répondent en tout lieu ;
En tout lieu règne l'abondance.
Paix sur la terre et gloire à Dieu !

Vous croyez peut-être, chers lecteurs,
que je vais vous cueillir encore quelques-
unes de ces perles poétiques dans les
Chansons du Printemps ou dans celles
de l'Été ? Nenni ! je veux vous en laisser
tout le plaisir. Je sais que si vous donnez
le moindre coup d'œil dans cette publi-
cation, si vous la flairez seulement en
passant devant les belles vitrines de
M. Benda, on vous verra bientôt sortir
de cette librairie avec un joli petit pa-
quet blanc dans les mains, qui contien-
dra évidemment les *Chansons d'enfants*.

L'étang aux Fées, contes et nouvel-
les par H. Warnéry. F. Payot, éditeur, prix
3 fr. 50. — Tel est le titre d'un livre très in-
téressant, qui vient de paraître et dont tous
nos journaux ont parlé avec éloges. « C'est
l'œuvre d'un poète, disait l'un d'entr'eux, et
plusieurs des neuf morceaux qui le compo-
sent sont des modèles de prose poétique.
M. Warnéry a des paysages enchantés,
semés de fleurs suaves et remplis de chants
d'oiseaux. » Que veut-on de plus attrayant,
de plus agréable et de plus sain comme lec-
ture ? Et ce joli volume ne figurera-t-il pas
au premier rang de ceux qui seront préférés
pour étrennes ?

Livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE : Les origines de la Confédéra-
tion suisse, par M. Numa Droz ; Boubette.
Nouvelle, par M. T. Combe ; L'âge de l'acier.
Sir Henry Bessemer, par M. G. van Muyden ;
La graphologie, par M. A. Glardon ; Une nuit
à la cabane du Cervin, par M. Emile Yung ;

Héritiers naturels, nouvelle, par Mme Jeanne
Mairet. — Chroniques parisienne, allemande,
anglaise, suisse, politique. Bulletin littéraire
et bibliographique

Bureau : Grand-St-Jean, 2, Lausanne.

Problème de l'échiquier. — Ré-
ponse : Placer les pions dans les cases sui-
vantes : 4, 10, 24, 30, 33, 43, 53, 63, ou bien :
7, 10, 22, 27, 33, 44, 56, 61, etc. Les solutions
de ce problème sont nombreuses ; plusieurs
abonnés nous en ont donné 10, 12, 15, et
plus encore ; l'un d'eux est allé jusqu'à 48.
— 42 abonnés ont répondu juste, et le tirage
au sort a donné la prime à M. C. Blanc, géo-
mètre, à Lutry.

Charade.

Note très agréable
Vous donne mon premier ;
Il est très familier
A tout chanteur notable.
Grain peu considérable
Que mange le verdier,
Est mon avant-dernier.
Dans les ans remarquable.
Beau métal est mon trois,
Non rare chez les rois,
Mais absent de la gêne.
Alliage est mon tout,
Très bien porté surtout
Par la pauvre mondaine.

Prime : Quelque chose d'utile.

Nous recevons la carte-correspondance
suivante :

Bruxelles, 6 décembre 1891.

A Monsieur le rédacteur du *Conteur
Vaudois*,

Nos plus sincères remerciements au dé-
puté Henri Gaulis, pour le toast porté en
faveur des Suisses à l'étranger.

Un abonné au *Conteur Vaudois*.

Conseils aux ménagères. — Les toiles ci-
rées ne doivent jamais être lavées à l'eau
chaude ; la chaleur en fait craquer le vernis.

Les sièges de canne se savonnent et doi-
vent sécher vivement, dehors ou du moins
dans un courant d'air ; l'humidité prolongée
les altère très vite.

Les objets de paille doivent être aussi
traités rapidement, vigoureusement essuyés.
Une poignée de gros sel dans l'eau avec la-
quelle on les nettoie, retarde leur jaunisse-
ment.

Un peu de vinaigre ou de jus de citron
dans l'eau qui sert à laver les bas noirs em-
pêche absolument leur vilain jaunissement.

Les flacons deviennent clairs très aisé-
ment si on les rince avec quelques petits
morceaux de charbon de bois ; toute mau-
vaise odeur communiquée par un liquide
quelconque s'évaporera si on y laisse séjour-
ner un peu cette ringure.

Brûler quelques grains de café sur une
pelle rouge, c'est un excellent désinfectant
pour les appartements.

(Science pratique).

THÉÂTRE. — Dimanche 13 Décembre
1891. **Les deux orphelins**, drame en
8 tableaux, par A. d'Ennery.

Boutades.

Entre un docteur et sa cliente.

— Docteur, c'est désespérant, je ne
me sens décidément plus l'ombre de
forces, d'énergie, de santé. Je ne suis
plus qu'un paquet de coton ; aussitôt que
j'ai fait dix pas, je suis obligée de m'as-
seoir, je suis rendue, je n'ai plus ni jam-
bes, ni bras, plus rien du tout, du tout,
du tout...

Le docteur, avec un malin sourire :

— Si nous cherchions bien ?

B... déjà deux fois veuf, vient d'avoir
la douleur de perdre sa troisième femme.
Un ami le rencontre et s'approche d'un
air très peiné pour lui faire ses condo-
léances.

— J'ai bien regretté de ne pouvoir as-
sister à l'enterrement de la digne épouse
que vous pleurez. Malheureusement
j'étais absent ; croyez bien que sans
cela...

B... lui serrant la main avec émotion :

— Ce sera pour une autre fois.

L. MONNET.

1892 Agendas de bureaux.

Papeterie L. MONNET, Pépinet, 3.

CONSTRUCTIONS EN FER

Serrurerie en tous genres.

Spécialité de fourneaux de cuisine au bois.

St-Roch, 14 et 16, LOUIS FATIO, Lausanne.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

MONITEUR SUISSE

des tirages financiers

édité par J. DIND & Cie, ancienne maison J. Guilloud,
rue Pépinet, 4, à Lausanne. Succursale à Lutry.

Journal paraissant deux fois par mois, contenant les
tirages de toutes les valeurs à lots et des titres les plus
connus dans le pays. Cote des obligations à primes, avec
dates des tirages, prix d'achat et de vente.

Abonn. pour la Suisse : 1 an, 3 fr. 50 ; 6 mois, 2 fr.

» France : » 4 fr. 50 ; » 2 fr. 50.

Nous exécutons pour nos abonnés les opérations sui-
vantes : achat et vente de fonds publics, encaissement de
coupons et titres remboursables, recouvrements, change,
vente de lots par à comptes, etc. ; le tout aux conditions
les plus modiques.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville
de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à
fr. 27, —. Communes fribourgeoises 3 % différé
à fr. 48, —. — Canton de Genève 3 % à fr. 104. —
De Serbie 3 % à fr. 85, —. — Bari, à fr. 63, —. — Bar-
letta, à fr. 40, —. — Milan 1861, à fr. 42, —. — Milan
1866, à fr. 12,75. — Venise, à fr. 26, —. — Ville de
Bruxelles 1886, à fr. 100, —. — Bons de l'Exposition,
à fr. 7, —. — Croix-Blanche de Hollande, à fr. 15, —.
— Tabacs serbes, à fr. 15, —. — Port à la charge de l'a-
cheteur. Nous procurons également, aux cours du jour,
tous autres titres.

J. DIND & Co. Ancienne maison J. Guilloud.

4, rue Pépinet, LAUSANNE

Succursale à Lutry. — Téléphone.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GULLOUD-HOWARD.